

# ROBERT ANTELME

## L'espèce humaine



*tel* gallimard

Extrait de la publication





*Ce livre existe  
dans la « Collection Blanche » depuis 1957.  
Il a été initialement publié par « La cité universelle » en 1947.*

© Éditions Gallimard, 1957.

Extrait de la publication

*À ma sœur Marie-Louise,  
déportée, morte en Allemagne.*



## AVANT-PROPOS

*Il y a deux ans, durant les premiers jours qui ont suivi notre retour, nous avons été, tous je pense, en proie à un véritable délire. Nous voulions parler, être entendus enfin. On nous dit que notre apparence physique était assez éloquente à elle seule. Mais nous revenions juste, nous ramenions avec nous notre mémoire, notre expérience toute vivante et nous éprouvions un désir frénétique de la dire telle quelle. Et dès les premiers jours cependant, il nous paraissait impossible de combler la distance que nous découvriions entre le langage dont nous disposions et cette expérience que, pour la plupart, nous étions encore en train de poursuivre dans notre corps. Comment nous résigner à ne pas tenter d'expliquer comment nous en étions venus là ? Nous y étions encore. Et cependant c'était impossible. À peine commençons-nous à raconter, que nous suffoquions. À nous-mêmes, ce que nous avions à dire commençait alors à nous paraître inimaginable.*

*Cette disproportion entre l'expérience que nous avons vécue et le récit qu'il était possible d'en faire ne fit que se confirmer par la suite. Nous avons donc bien affaire à l'une de ces réalités qui font dire qu'elles dépassent l'imagination. Il était clair désormais que c'était seulement par le choix, c'est-à-dire encore par l'imagination que nous pouvions essayer d'en dire quelque chose.*

*J'ai essayé de retracer ici la vie d'un kommando (Gandersheim) d'un camp de concentration allemand (Buchenwald).*

*On sait aujourd'hui que, dans les camps de concentration d'Allemagne, tous les degrés possibles de l'oppression ont existé. Sans tenir compte des différents types d'organisation qui existaient entre certains camps, les différentes applications d'une même règle pouvaient augmenter ou réduire sans proportion les chances de survie.*

*Les dimensions seules de notre kommando entraînaient le contact étroit et permanent entre les détenus et l'appareil directeur SS. Le rôle des intermédiaires était d'avance réduit au minimum. Il se trouve qu'à Gandersheim, l'appareil intermédiaire était entièrement constitué par des détenus allemands de droit commun. Nous étions donc cinq cents hommes environ, qui ne pouvions éviter d'être en contact avec les SS, et encadrés non par des politiques, mais par des assassins, des voleurs, des escrocs, des sadiques ou des trafiquants de marché noir. Ceux-ci, sous les ordres des SS, ont été nos maîtres directs et absolus.*

*Il importe de marquer que la lutte pour le pouvoir entre les détenus politiques et les détenus de droit commun n'a jamais pris le sens d'une lutte entre deux factions qui auraient brigué le pouvoir. C'était la lutte entre des hommes dont le but était d'instaurer une légalité, dans la mesure où une légalité était encore possible dans une société conçue comme infernale, et des hommes dont le but était d'éviter à tout prix l'instauration de cette légalité, parce qu'ils pouvaient seulement fructifier dans une société sans lois. Sous eux ne pouvait régner que la loi SS toute nue. Pour vivre, et même bien vivre, ils ne pouvaient être amenés qu'à aggraver la loi SS. Ils ont joué en ce sens un rôle de provocateurs. Ils ont provoqué et maintenu parmi nous avec un acharnement et une logique remarquables l'état d'anarchie qui leur était nécessaire. Ils jouaient parfaitement le jeu. Non seulement ils s'affirmaient ainsi aux yeux des SS comme différents de nous par nature, ils apparaissaient aussi à leurs yeux comme des auxiliaires indispensables et méritaient effectivement de bien vivre. Affamer un homme pour avoir à le punir ensuite parce qu'il vole des épluchures et, de ce fait, mériter la récompense du SS et, par exemple, obtenir en récompense la soupe supplémentaire qui affamera davantage l'homme, tel était le schéma de leur tactique.*

*Notre situation ne peut donc être assimilée à celle des détenus qui se trouvaient dans des camps ou dans des kommandos ayant pour responsables des politiques. Même lorsque ces responsables politiques, comme il est arrivé, s'étaient laissé corrompre, il était rare qu'ils n'aient pas gardé un certain sens de l'ancienne solidarité et une haine de l'ennemi commun qui les empêchaient d'aller aux extrémités auxquelles se livraient sans retenue droit commun.*

*À Gandersheim, nos responsables étaient nos ennemis.*

*L'appareil administratif étant donc l'instrument, encore aiguisé de l'oppression SS, la lutte collective était vouée à l'échec. L'éche*

*c'était le lent assassinat par les SS et les kapos réunis. Toutes les tentatives que certains d'entre nous entreprirent furent vaines.*

*En face de cette coalition toute-puissante, notre objectif devenait le plus humble. C'était seulement de survivre. Notre combat, les meilleurs d'entre nous n'ont pu le mener que de façon individuelle. La solidarité même était devenue affaire individuelle.*

*Je rapporte ici ce que j'ai vécu. L'horreur n'y est pas gigantesque. Il n'y avait à Gandersheim ni chambre à gaz, ni crématoire. L'horreur y est obscurité, manque absolu de repère, solitude, oppression incessante, anéantissement lent. Le ressort de notre lutte n'aura été que la revendication forcenée, et presque toujours elle-même solitaire, de rester, jusqu'au bout, des hommes.*

*Les héros que nous connaissons, de l'histoire ou des littératures, qu'ils aient crié l'amour, la solitude, l'angoisse de l'être ou du non-être, la vengeance, qu'ils se soient dressés contre l'injustice, l'humiliation, nous ne croyons pas qu'ils aient jamais été amenés à exprimer comme seule et dernière revendication, un sentiment ultime d'appartenance à l'espèce.*

*Dire que l'on se sentait alors contesté comme homme, comme membre de l'espèce, peut apparaître comme un sentiment rétrospectif, une explication après coup. C'est cela cependant qui fut le plus immédiatement et constamment sensible et vécu, et c'est cela d'ailleurs, exactement cela, qui fut voulu par les autres. La mise en question de la qualité d'homme provoque une revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce humaine. Elle sert ensuite à méditer sur les limites de cette espèce, sur sa distance à la « nature » et sa relation avec elle, sur une certaine solitude de l'espèce donc, et pour finir, surtout à concevoir une vue claire de son unité indivisible.*

1947.



PREMIÈRE PARTIE

**GANDERSHEIM**



Je suis allé pisser. Il faisait encore nuit. D'autres à côté de moi pissaient aussi ; on ne se parlait pas. Derrière là pissotière il y avait la fosse des chiottes avec un petit mur sur lequel d'autres types étaient assis, le pantalon baissé. Un petit toit recouvrait la fosse, pas la pissotière. Derrière nous, des bruits de galoches, des toux, c'en était d'autres qui arrivaient. Les chiottes n'étaient jamais désertes. À toute heure, une vapeur flottait au-dessus des pissotières.

Il ne faisait pas noir ; jamais il ne faisait complètement noir ici. Les rectangles sombres des *Blocks* s'alignaient, percés de faibles lumières jaunes. D'en haut, en survolant on devait voir ces taches jaunes et régulièrement espacées, dans la masse noire des bois qui se refermait dessus. Mais on n'entendait rien d'en haut ; on n'entendait sans doute que le ronflement du moteur, pas la musique que nous en entendions, nous. On n'entendait pas les toux, le bruit des galoches dans la boue. On ne voyait pas les têtes qui regardaient en l'air vers le bruit.

Quelques secondes plus tard, après avoir survolé le camp, on devait voir d'autres lueurs jaunes à peu près semblables : celles des maisons. Mille fois, là-bas, avec un compas, sur la carte, on avait dû passer par-dessus la forêt, par-dessus les têtes qui regardaient en l'air vers le bruit et celles qui dormaient posées sur la planche, par-dessus le sommeil des SS. Le jour, on devait voir une longue cheminée, comme d'une usine.

Je suis rentré dans le block parce qu'il n'y avait même pas de quoi rester dehors à regarder en l'air cette nuit-là. Il n'y avait rien dans le ciel, et sans doute il n'allait rien venir. Le block,

c'était chez nous, notre maison. C'était là qu'on dormait, c'était là qu'un jour on avait fini par arriver. Je suis remonté sur ma paillasse. Paul, avec qui j'avais été arrêté, dormait à côté de moi. Gilbert, que j'avais retrouvé à Compiègne, aussi. Georges, au-dessous.

La nuit de Buchenwald était calme. Le camp était une immense machine endormie. De temps à autre, les projecteurs s'allumaient aux miradors : l'œil des SS s'ouvrait et se fermait. Dans les bois qui entouraient le camp, les patrouilles faisaient des rondes. Leurs chiens n'aboyaient pas. Les sentinelles étaient tranquilles.

Le veilleur de nuit de notre block, un républicain espagnol, faisait les cent pas, en sandales, dans l'allée centrale du block, entre les deux rangées de lits. Il attendait le réveil. Il faisait tiède. La lumière était faible. Il n'y avait pas de bruit. De temps en temps un type descendait de sa paillasse et allait pisser. Lorsqu'il s'apprêtait à descendre, le veilleur de nuit s'approchait et attendait qu'il ait mis le pied sur le plancher. Il espérait que l'autre lui parlerait, mais le type prenait ses chaussures à la main pour ne pas faire de bruit et se dirigeait vers la porte. Le veilleur lui demandait quand même à voix basse :

— Ça va ?

L'autre hochait la tête et répondait :

— Ça va.

Arrivé à la porte il enfilait ses chaussures, puis sortait pisser. Le veilleur du block reprenait sa marche.

Dans ce block, il n'y avait que des Français, quelques Anglais et des Américains. Depuis les quelques semaines que nous étions là, beaucoup de camarades français étaient déjà partis, envoyés en transport.

C'était aujourd'hui notre tour.

Depuis deux jours nous savions que nous allions partir. Nous savions même qu'on nous appellerait ce matin, 1<sup>er</sup> octobre 1944.

C'était mauvais, on le savait, le transport. C'était ce que tout le monde redoutait. Mais du moment où l'on avait été désigné, on s'y faisait. D'autant que pour nous, qui étions des nouveaux, notre peur du transport était abstraite. On se demandait ce qu'il pouvait y avoir de pire que cette ville où l'on étouffait, immense mais surpeuplée, à la marche de laquelle

on ne comprenait rien. Quand le chef de block, détenu allemand, disait : *Alle Franzosen Scheisse!* les copains non encore avertis se demandaient dans quel énorme traquenard ils étaient tombés. Ils se voyaient traités, eux, Français, non seulement par les nazis comme les pires ennemis du nazisme, mais aussi, par des gens qui étaient leurs « semblables », par des ennemis comme eux des nazis, avec une hostilité spéciale, sans raison. Les premières semaines, ils étaient tentés de croire que leurs camarades allemands étaient perdus, avaient été retournés. Qu'eux seuls Français, exceptés, la population de Buchenwald était faite d'un peuple de sous-SS, de SS inférieurs, à tête rasée ou non, mais parfaits imitateurs des maîtres, parlant un langage que ceux-ci leur avaient peu à peu inculqué. C'était par contagion peut-être, se disait-on : l'habitude. Il restait cependant que ce langage faisait l'effet d'une trahison de tous les mots : *Scheisse, Schweinkopf*, loin de qualifier ici les SS, comme on aurait pu s'y attendre, n'y servaient plus qu'à les désigner, eux, Français. Il nous semblait ainsi, en arrivant, que nous étions les détenus les plus pauvres, la dernière classe de détenus.

La plupart d'entre nous ne savaient rien de l'histoire du camp ; histoire qui expliquait assez cependant les règles que les détenus avaient été amenés à s'imposer, et le type d'homme qui en était issu. Nous pensions que c'était ici le pire de la vie de concentration, parce que Buchenwald était immense et que nous y étions égarés. Ignorants des fondements et des lois de cette société, ce qui apparaissait d'abord, c'était un monde dressé furieusement contre les vivants, calme et indifférent devant la mort. Ce n'était en réalité souvent que le sang-froid dans l'horreur. Nous n'avions pas eu encore le temps de prendre sérieusement contact avec une clandestinité dont les nouveaux arrivants étaient loin de soupçonner l'existence.

Mais un camarade arrivé en même temps que nous au mois d'août avait été terrorisé à l'un des premiers appels au Petit Camp, par un kapo allemand, et il était devenu fou. Quand l'un de nous maintenant s'approchait de lui avec un morceau de pain et un couteau, il se cachait la figure dans le bras replié et suppliait : « Ne me tue pas ! » Il semblait aux derniers venus qu'ils ne pouvaient se comprendre qu'entre eux. C'est pour-

quoi ils croyaient que dans un transport peu nombreux ils pourraient se retrouver ensemble et retrouver des mœurs « à eux ». Aussi, maintenant qu'il en avait été question, beaucoup souhaitaient partir. « Ça ne peut pas être pire qu'ici », disaient-ils. « Plutôt cinq ans à Fresnes qu'un mois ici. Je ne veux plus entendre parler du crématoire. »

Ce matin donc, après le réveil, quand le *Stubendienst*<sup>1</sup> belge est sorti de sa chambre, il tenait à la main une liste de noms tapés à la machine. C'était un type mince, il avait une tête menue, de petits yeux, il portait un large béret sur le crâne. Le jour était à peine levé. Nous nous tenions dans l'allée du block. Il a commencé à appeler les noms. Paul, Georges, Gilbert et moi, nous étions appuyés contre les montants des châlits. On attendait. L'appel ne se faisait pas par ordre alphabétique. Ceux qui avaient été déjà appelés se regroupaient à l'extrémité du block, près de la porte. Pour eux, dès cet instant, ils étaient désignés, c'était le transport.

Les noms défilaient. Le groupe des appelés grossissait. Et pour ceux qui n'étaient pas encore appelés, le départ prenait une réalité nouvelle; il devenait plus vrai que ces copains n'iraient jamais plus travailler à la carrière, qu'ils ne verraient plus jamais fumer la cheminée du crématoire. On ne savait pas où allait ce transport, mais tout d'un coup il apparaissait avant tout, et dans toute la force du mot, comme un changement. Et plus les appelés s'accumulaient, plus les autres se demandaient s'ils n'étaient pas frustrés de ne pas risquer l'aventure, le voyage.

Paul a été appelé. On l'a regardé partir vers les autres. D'autres encore. Georges, Gilbert et moi restions toujours appuyés contre les montants des châlits. On faisait signe à Paul qui s'enfonçait déjà dans le nombre, derrière les nouveaux désignés, déjà égaré, perdu à demi.

Puis, le *stubendienst* a fini par nous appeler tous, Georges, Gilbert et moi. La liste a été terminée bientôt. Nous étions donc regroupés. J'ai eu alors vraiment envie de partir.

1. Détenu responsable de l'administration du block, sous l'autorité du détenu chef de block (*Blockältester*), lui-même sous l'autorité du détenu *Lagerältester* (chef des kapos, responsable du fonctionnement du camp devant les SS).

On nous a rassemblés dehors. Nous étions une soixantaine. Le jour s'était levé. Déjà les hommes de corvée du block d'en face commençaient à laver le plancher. Des *Lagerschutz* (policiers du camp), et des kapos commençaient à errer dans les allées. Le stubendienst belge nous a conduits au magasin d'habillement. Deux heures plus tard nous sommes revenus dans le block. Quand nous sommes entrés, les autres, ceux qui restaient, nous ont suivis des yeux et pour nous regarder, ils avaient d'autres visages. Nous portions un vêtement rayé bleu et blanc, un triangle rouge sur la gauche de la poitrine, avec un F noir au milieu, et des galoches neuves. Nous étions nets, rasés, propres, nous nous déplaçions avec aisance. Ceux qui dans la mascarade de Buchenwald s'étaient vu affubler d'un petit chapeau pointu, d'un béret de matelot ou d'une casquette russe ; ceux qui avaient charrié des pierres à la carrière avec un costume populaire hongrois et une casquette d'employé du tram de Varsovie sur la tête ; ceux qui avaient porté une petite vareuse qui s'arrêtait au-dessus des fesses, avec sur la tête une casquette de souteneur, avaient cessé ce matin d'être grotesques ; ils étaient transfigurés.

Les copains qui ne partaient pas nous regardaient avec gêne. Certains à ce moment-là étaient sans doute tentés de nous envier. Nous allions échapper à l'étouffement, à l'incohérence de cette ville. Mais la plupart semblaient angoissés et gênés comme on l'est devant ceux à qui vient d'arriver un malheur et qui l'ignorent encore. Une seule chose était certaine pour tous, c'était qu'en Allemagne, du moins, nous ne nous reverrions jamais.

Nous, nous marchions dans l'allée du block. L'air y avait changé. Les paillasses, le poêle, le « mobilier » dont nous avions rêvé au Petit Camp n'avaient plus d'existence pour nous. On n'éprouvait aucun déchirement encore, mais seulement une amertume mêlée en regardant les copains, si grotesques, si périmés dans les vêtements du camp. Demain, ils seraient encore à l'appel pendant plusieurs heures, et nous ne serions plus là. Pour eux ce serait encore chaque jour la carrière, la cheminée, et l'appel avant le départ pour le travail, chaque matin sous les phares de la Tour, dirigés sur les milliers de têtes grises qu'il était impossible de songer à distinguer par un nom, par une nationalité, ni même par une expression.

Tout Buchenwald était déjà pour nous démodé, et démodés les copains. Ils restaient. On les plaignait presque.

Nous savions que nous n'allions pas à Dora, ni dans les mines de sel ; on nous avait même dit que ce n'était pas un mauvais transport. De là un état vaguement euphorique et ce luxe qu'on s'offrait, cette demi-tristesse devant les copains.

Nous avons passé la journée à errer dans le block. C'est le soir seulement, que le blockältester nous a rassemblés. Il nous a fait distribuer du pain et un morceau de saucisson. Nous étions rangés par cinq dans l'allée du block. Ceux qui ne parlaient pas nous entouraient. Le blockältester nous considérait avec calme, mais avec l'air de penser à nous quand même. Il était blond (les détenus qui étaient là depuis un certain nombre d'années pouvaient garder leurs cheveux), sa figure qui était assez fine était durcie par un rictus de la bouche. Il avait la moitié d'un pied coupé et boitait. Autrefois il avait été naturiste et boxeur. C'était un politique ; il ne parlait ni ne comprenait le français. Aussi, quelquefois, quand il nous voyait rire, il croyait qu'on se moquait de lui. On était parvenu difficilement à lui faire comprendre qu'on ne se moquait pas, mais il restait méfiant, et quand il nous écoutait ses yeux guettaient sans cesse. Il avait un air de cruauté qui n'était pas vulgaire, un cynisme qui n'était ni agressif, ni méprisant. Il semblait toujours sourire, sourire à une réponse, qu'il avait l'air de connaître mais de vouloir retenir pour lui seul, le sourire de quelqu'un qui déjoue en permanence l'illusion. Il était là depuis onze ans. C'était un personnage, un des acteurs de Buchenwald. Son décor, c'était la Tour, la cheminée, la plaine d'Iéna avec au loin de petites maisons allemandes, comme la sienne qu'il avait quittée depuis onze ans. Et les SS, toujours les SS depuis le début – onze ans le même ennemi –, le même calot retiré devant le même calot vert à tête de mort. Depuis onze ans soumis, homme de même langue qu'eux, dans la haine la plus parfaite, si parfaite que la nôtre le faisait sourire. Et ce sourire voulait démasquer l'illusion que nous avions de croire qu'on les connaissait. Lui et ses camarades pouvaient les connaître, et avaient des raisons autrement anciennes que les nôtres de les haïr. Lorsqu'on lui parlait de la guerre, et qu'on tentait de lui dire qu'on espérait rentrer bientôt en France et que lui-même serait libéré, il faisait

« non » de la tête et riait avec un peu de hauteur, sans compli-  
cité, comme devant des enfants. Jusqu'en 1938 il avait attendu  
cette guerre et le Munich de la Tchécoslovaquie avait été  
aussi celui des camps. Il était là aux débuts de Buchenwald,  
quand il n'y avait que la forêt, quand beaucoup d'entre nous  
étaient encore à l'école. Nous, nous arrivions à peine dans  
cette ville qu'ils avaient construite eux-mêmes avec la chemi-  
née édifiée par eux, dans cette ville qu'ils avaient conquise  
sur les bois et qui leur avait coûté des milliers de leurs cama-  
rades, et nous disions : « Bientôt on sera libérés. » Il riait et  
disait : « Non, vous ne serez pas libérés. Vous ne savez pas qui  
est Hitler. Même si la guerre finit bientôt, nous crèverons  
tous ici. Les SS feront bombarder le camp, ils y mettront le  
feu, mais nous ne sortirons pas d'ici vivants. Il y a des milliers  
et des milliers des nôtres qui sont morts, nous aussi nous  
mourrons ici. » Quand il parlait ainsi, sa voix qui était faible  
s'élevait, son débit se précipitait, son regard devenait fixe,  
mais il gardait son sourire, ce n'était plus à nous qu'il parlait ;  
envoûté par le drame, il se répétait à lui-même cette oraison.  
Ce que nous appelions la libération, il ne parvenait évidem-  
ment plus à s'en faire une représentation. On aurait voulu lui  
dire que c'était encore possible, que c'était même certain,  
que ce qu'ils attendaient depuis onze ans allait arriver, mais il  
ne pouvait pas nous croire. Il nous considérait comme des  
enfants.

Un jour, des copains étaient allés le trouver pour lui parler  
d'un camarade qui était très malade et qui venait d'être dési-  
gné pour un transport. S'il partait, il avait de fortes chances de  
mourir pendant le trajet. Lui avait ri et avait répété : « Vous ne  
savez donc pas pourquoi vous êtes ici ? » et appuyant sur  
chaque mot : « Il faut que vous sachiez bien que vous y êtes  
pour mourir. Allez dire aux SS que votre camarade est malade,  
vous verrez ! »

Les copains avaient pensé que l'idée de la mort d'un homme  
pouvait encore l'ébranler. Mais tout se passait comme si rien  
de ce qui pouvait arriver d'imaginable à un homme n'était  
plus susceptible de provoquer en lui ni pitié ni admiration, ni  
dégoût ni indignation ; comme si la forme humaine n'était  
plus susceptible de l'émouvoir. Sans doute était-ce là le sang-  
froid de l'homme du camp. Mais ce sang-froid, cette disci-

pline qu'il s'était imposée, avec peine peut-être, il avait fini sans aucun doute par en être dupe lui-même. La résistance de chacun a des limites qu'il est difficile de fixer. Mais pour lui, il lui aurait probablement coûté beaucoup de jouer le jeu de l'indifférence de l'extérieur seulement. Il en était sans doute venu ainsi à ne plus éprouver ce qu'il n'était pas question d'exprimer, et qu'il n'eût en aucun cas servi à rien d'exprimer.

Le mot du kapo, l'un de nos premiers jours au camp, était revenu aux copains : « Ici, il n'y a pas de malades : il n'y a que des vivants et des morts. » C'était cela que voulait dire le chef de block, cela qu'ils disaient tous.

Le chef de block avait repris : « Il faut que votre camarade parte. Il n'y a que le transport qui compte, il ne faut pas que les SS s'occupent de nos affaires, parce qu'alors vous verriez autre chose. » Il s'était arrêté un instant en hochant la tête, puis il avait répété : « Il faut qu'il parte votre camarade. »

Et il avait continué : « Vous ne connaissez pas les SS. Pour tenir ici, il faut de la discipline et vous n'êtes pas disciplinés. Je peux tout comprendre, mais je ne comprends pas qu'on ne soit pas discipliné. Vous fumez dans le block. C'est interdit. C'est interdit, parce que si le feu prend, vous serez enfermés dedans et vous grillerez. Vous n'aurez pas le droit de sortir. Si vous sortez vous serez mitraillés par les SS. Vous prenez deux couvertures chacun. Il y en a qui les coupent pour se faire des chaussons, c'est un crime. Il n'y a pas de charbon pour faire marcher le poêle, cet hiver vos camarades n'auront pas de couverture et ils mourront de froid. »

Il parlait peu en général. On disait qu'il « n'aimait pas les Français ». Avant nous, il y avait eu dans le block des droit commun de Fort-Barrault. Ils se volaient leur pain. Le chef de block cognait. Ils avaient voulu le tuer. Les copains avaient eu beau lui dire que maintenant c'étaient des politiques français qui lui parlaient, il restait sceptique. Parfois, cependant, il essayait de s'expliquer ; il disait qu'il n'aimait pas frapper, mais que c'était souvent nécessaire. Les copains l'écoutaient, ils le laissaient parler. D'entendre ses propres paroles devant d'autres que les siens l'acclimatait insensiblement à nous. Mais, que pouvions-nous comprendre ? Nous n'étions pas encore des familiers de la mort, pas en tout cas de la mort d'ici. Son langage à lui, ses hantises en étaient imprégnés, son



# ROBERT ANTELME

## L'espèce humaine

Quand l'homme en est réduit à l'extrême dénuement du besoin, quand il devient « celui qui mange les épluchures », l'on s'aperçoit qu'il est réduit à lui-même, et l'homme se découvre comme celui qui n'a besoin de rien d'autre que le besoin pour, niant ce qui le nie, maintenir le rapport humain dans sa primauté. Il faut ajouter que le besoin alors change, qu'il se radicalise au sens propre, qu'il n'est plus qu'un besoin aride, sans jouissance, sans contenu, qu'il est rapport nu à la vie nue et que le pain que l'on mange répond immédiatement à l'exigence du besoin, de même que le besoin est immédiatement le besoin de vivre. Levinas, dans diverses analyses, a montré que le besoin était toujours en même temps jouissance, c'est-à-dire qu'en mangeant je ne me nourrissais pas seulement pour vivre, je jouissais déjà de la vie, m'affirmant moi-même, m'identifiant à moi dans cette première jouissance. Mais ce que nous rencontrons maintenant dans l'expérience d'Antelme qui fut celle de l'homme réduit à l'irréductible, c'est le besoin radical, qui ne me rapporte plus à moi-même, à la satisfaction de moi-même, mais à l'existence humaine pure et simple, vécue comme manque au niveau du besoin. Et sans doute s'agit-il encore d'une sorte d'égoïsme, et même du plus terrible égoïsme, mais d'un égoïsme sans ego, où l'homme, acharné à survivre, attaché d'une manière qu'il faut dire objecte à vivre et à toujours vivre, porte cet attachement comme l'attachement impersonnel à la vie, et porte ce besoin comme le besoin qui n'est plus le sien propre, mais le besoin vide et neutre en quelque sorte, ainsi virtuellement celui de tous. « Vivre, dit-il à peu près, c'est alors tout le sacré. »

Maurice Blanchot  
(« L'Expérience-limite »)



9 782070 297795



78-III A 29779 ISBN 2-07-029779-9

Extrait de la publication

Zoran Music : « Nous ne sommes pas les derniers » (détail)  
Collection particulière. Photo C.N.A.C. © A.D.A.G.P., 1990